

PAUL VERCHÈRES

Le Brin de Laine



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-033

Le Brin de Laine

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 566 : version 1.0

Le Brin de Laine

Collection *Guy Verchères*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

La profession de gentleman-cambrioleur a des à-côtés intéressants.

Parmi l'un des moins désagréables, c'est la flânerie.

On ne peut être gentleman-cambrioleur vingt-quatre heures par jour.

D'abord parce que ça ne serait pas prudent.

Ensuite parce que ça ne ferait pas chic.

Et surtout parce que, essentiellement, même si la profession de cambrioleur est ardue, celle de gentleman exige l'oisiveté.

Avez-vous déjà rencontré un gentleman, ayant le temps d'être ce très agréable – pour les dames – type de personnage, sans être un oisif.

Deux avec deux ?

Pour être gentleman-cambrioleur, il faut se résigner à être souvent oisif.

Cette résignation, Guy Verchères, le type parfait du gentleman-cambrioleur, cet Arsène Lupin canadien français, dépassant son maître de cent coudées, la possédait au plus haut degré.

– Oisif ? Moi ? Mais non, je suis un type rangé. Je réfléchis !

Mais on savait bien que ce n'était là qu'une façon de détourner le sujet.

Et Guy Verchères était réellement un individu jouissant de longues heures inoccupées, vivant des semaines entières sans accomplir le moindre travail.

Aussi, Guy Verchères avait-il décidé, un jour, de remplir ces jours trop longs par des occupations diverses.

Il avait essayé presque tous les sports ordinaires.

Mais, malgré son athlétisme remarquable, sa forme physique extraordinaire, ces sports ne lui apportèrent qu'une diversion passagère.

Sans contredit, la diversion qu'il appréciait le plus, c'était la chasse aux criminels.

Criminel lui-même, dans une certaine mesure, et malgré son bon cœur et son esprit charitable, Guy Verchères se jouait de presque tous les problèmes de la criminalité.

Théo Belœil, le chef de l'escouade des homicides de la police provinciale, se vendait au diable.

Il savait, comme tout le monde savait, que Guy Verchères, beaucoup plus intelligent que lui, était un criminel.

Il pouvait dire, en voyant un vol particulièrement habile, où des toiles rares, des bijoux précieux, étaient dérobés :

– C'est Guy Verchères qui a fait le coup.

Mais de là à prouver que Guy Verchères avait fait le coup, il y avait une marge.

Autant déclarer la culpabilité de Guy était facile, autant il était difficile de prouver qu'il avait réellement accompli le tour de force.

Et Belœil se vendait au diable.

Pas tellement pour ça.

Mais parce que, souvent, il devait avoir recours à Guy Verchères.

Il le faisait toujours en maugréant.

En narguant, en refusant d'admettre son impasse.

Mais il le faisait.

Car pour trouver la solution d'un crime particulièrement habile, ou compliqué, Guy Verchères n'avait pas son pareil.

Et il arriva souvent que Belœil fut sorti d'un mauvais pas...

D'un cul-de-sac...

Grâce à l'habileté de Guy Verchères.

Et ceci dit, voyons un peu comment Guy fut amené, d'abord par son oisiveté qui le commanda à pratiquer son sport favori, la détection criminelle...

Comme Belœil dut se résigner à demander les services de Guy Verchères...

Pour un crime qui, sans l'humilité passagère de Belœil...

Sans la condescendance et l'intérêt de Guy Verchères...

Serait resté sans solution, et moisirait aujourd'hui dans les casiers de la police.

Le crime du Brin de Laine, du vieux marin, de la femme sur le toit, et des souliers disparus.

Comment, par exemple, ces mots Brin de Laine, eurent, dans la solution du crime, une double signification pour le moins étrange, et que si le hasard fait bien les choses, il a le don de les faire rudement à propos...

– Comment donc ? dit le constable, peut-il me couler du sang sur la tête ?

Et à ce moment une femme cria.

– Police ! Constable !... Venez ici !

Mais voyons un peu la marche que suivirent les événements.

II

Le constable Rémi Charron faisait sa ronde.

Floc... floc... floc... floc...

C'était l'automne.

Soir de pluie constante, qui tombait en une nappe brillante, mais d'une ténacité sans pareille.

Tout ruisselait, rien n'était sec, et un froid humide transperçait les os.

Le long des rues, de rares passants couraient, abrités sous un parapluie, se hâtant dans cette sortie que seule la nécessité, l'amour, ou l'évasion d'un foyer pire que la pluie avait pu imposer.

Le constable Charron marchait.

Son pas régulier, mécanique, tripotait l'eau des trottoirs, et faisait un son clapotant qui résonnait comme une mauvaise machine-pilon le long de la rue sombre.

À travers le grillage de la pluie, des fenêtres
brillaient.

Parées de vives lumières, et révélant des
intérieurs chauds, accueillants, tranquilles.

Entre ses dents, Charron sifflait.

Certes les fenêtres étaient invitantes.

Certes il eut mieux aimé être là-dedans, les
pieds chaussés de pantoufles, le corps affalé dans
un fauteuil, une bouteille de bière sur la table, et
un feu rougeoyant dans l'âtre.

Mais comme c'était un philosophe méconnu, il
mettait de côté des pensées, qui, à cause
justement de la pluie et du froid, devenaient quasi
lubriques, et ressemblaient à quelque complexe
freudien.

Et il sifflait doucement un air sans air, une
mélodie sans mélodie, une séquence de petits
sons sans patron mélodique, mais toujours basée
sur le rythme essoufflant des pas dans la pluie.

La rue était bordée de maisons, quelques-unes
éloignées de la chaussée, d'autres bien collées sur
le trottoir.

Entre les deux coins voisins, une très longue distance..

Charron marchait.

Un instant, il s'arrêta.

Il était devant un mur de brique, sans fenêtre.

C'était un hangar construit tout juste au ras du trottoir.

Attenant à ce hangar, une maison de quatre étages, espèce d'anciens plains-pieds, que la rareté des logements avait fait transformer en appartements.

Charron s'était arrêté là, parce que la pluie y était moins féroce.

Parce que, aussi, justement en face, il y avait une veillée en marche.

Des voitures occupaient la rue.

Et par les fenêtres entrouvertes de la maison, arrivaient des sons de gaieté.

Des rires, des cris, des exclamations.

Charron avait un sourire indulgent.

Il pensait à l'heure.

– À huit heures, ça va bien. Mais à minuit, le poste va me demander de venir les faire taire, plaintes de voisins.

Il se purléçait les lèvres.

Ça voulait dire un bon verre, des jolies femmes qui viendraient lui faire des belles façons.

Il leur dirait, paternellement :

– Faut pas faire trop de tapage... les voisins, vous comprenez... Vous pouvez vous amuser sans crier.

Comme il disait à ses enfants.

Puis il s'en irait.

En sachant bien qu'une heure plus tard, les jérémiades des voisins le forceraient à revenir.

Et en ce moment, à huit heures, il s'arrêta un instant dans sa ronde.

Pour les voir s'amuser.

La rue est noire et déserte.

La pluie ruisselle.

Les lumières aux fenêtres jettent du jaune doré, et des blancs bleus à travers les gouttelettes.

Et alors chacune devient un joyau qui rutille, le bref instant qu'elle passe à travers le faisceau lumineux.

Puis elle retourne à l'ombre, et tombe avec un petit bloc, sur le trottoir dur...

Charron enlève son gant, et s'essuie le front.

À marcher, il a le visage tout mouillé...

Et depuis quelques instants, il doit être sous une gouttière où de la pluie coule du toit à flot plus pressé, car il a le visage inondé.

Il s'essuie le visage de sa main.

Il enlève sa casquette, la secoue pour enlever l'eau amassée, et en essuie le dessus d'un geste machinal.

Puis il remet son couvre-chef.

Et comme il va pour se moucher avec ses deux doigts, il se regarde les mains.

La lumière des fenêtres en face jette un

faisceau précis.

Qui éclaire cette partie du trottoir où il se tient.

Et comme il se voit la main, il voit le rouge.

Il a la main rouge, entièrement rouge.

La main qui a essuyé le visage...

La main qui a essuyé la casquette est rouge...

Et il regarde par terre, et il voit la flaque
sombre sur le ciment.

Rouge ?

Rouge.

Très rouge, et très visqueux.,

Rémi Charron est en face d'une situation
prévue dans le livre des instructions aux
constables.

Mais il a si peu souvent eu à y faire face qu'il
ne sait plus trop bien...

Il regarda en haut.

D'où vient le rouge...

Et il voit un filet qui coule, à travers la pluie.

Un filet plus épais, plus visqueux, plus

sombre, qui part du toit du hangar et qui coule vers le trottoir.

Rouge.

Du sang ?

Mais comme le mot arrivait dans l'idée de Charron.

Comme il comprenait ce qui se passait...

Un cri perçant retentit.

Un cri de femme.

Une fenêtre s'était ouverte dans le mur de la maison, au-dessus du hangar.

Le mur après lequel le hangar est construit.

La fenêtre jeta de la lumière, une femme y parut, et le cri déchira la nuit :

– Police ! Constable ! Au secours, au meurtre !

Charron se dit :

– Une chance que je suis sur cette ronde depuis dix ans, je connais les aires...

Et il s'élança, enfila par la ruelle longeant le hangar, courut vers l'arrière du hangar.

Il savait y trouver un escalier montant sur le toit du hangar.

Cet escalier servait à rejoindre des portes donnant sur deux remises construites attenantes au hangar, et un étage plus haut, sur le mur opposé à la maison.

Comme si le hangar avait été un vallon entre deux montagnes.

L'escalier menait là.

Un large escalier que Rémi Charron, malgré son âge, ses pieds genre corvette, son essoufflement d'âge, et toutes ces caractéristiques, enfin, d'un bon constable, gravit en cinq sec.

Il courut sur le toit.

Car il avait aperçu, dans la pénombre, et gisant près du rebord, une forme allongée.

Un corps humain.

Sa course le mena là.

Nul doute, c'était un corps. Le corps d'une femme.

Et par une fissure dans le rebord, une mare de sang coulait.

Le sang qui avait sali la casquette du constable, rougi ses mains, et le sang qui formait la flaque sur le trottoir.

Il laissa échapper un juron entre ses dents.

Et la femme, criant toujours à la fenêtre, demanda :

– Constable, qu’est-ce qu’il y a ?

Mais il ne lui répondit pas.

Son regard embrassait l’ensemble de la scène.

Cherchait de prime abord quelque indice...

Des fenêtres s’ouvraient, ici et là.

Des pas couraient dans l’escalier.

La foule s’amasserait dans un instant.

L’excitation était générale...

Rémi Charron décida qu’il fallait faire vite.

Il fit jouer sa lampe de poche une dernière fois sur le cadavre.

Car ils’était penché, et il avait vérifié.

C'était une dame âgée, pauvrement* vêtue, et elle était morte.

Très très morte.

Il se retourna, prêt à courir au téléphone le plus rapproché, alerter l'escouade des homicides.

Et au moment où il se retournait, un homme arrivait au pas de course.

Rémi Charron se buta presque sur lui.

– Attendez, l'ami, n'approchez pas !

Mais l'homme repoussa le constable.

Et il courut vers la vieille gisant dans son sang.

Il s'agenouilla et regarda de plus près.

Et il se leva avec un grand cri.

– Ma femme !

Rémi Charron ne perdit pas la tête.

Il cria à la femme toujours à sa fenêtre.

Et à tous les autres locataires de la maison maintenant à leur fenêtre et cherchant à voir ce qui se passait.

Le pourquoi du constable, de l'homme, et du cadavre.

Il cria :

– Appelez la police, quartiers-généraux. Dites que c'est pour un meurtre...

Car le meurtre ne faisait aucun doute.

La femme avait la gorge clouée au toit goudronné par un énorme couteau à dépecer.

III

Ceci se passait vers huit heures.

On l'a déjà dit.

Et ce ne fut que vers trois heures du matin que Guy Verchères reçut la visite de Théo Belœil.

– Je suis impoli de te déranger dans la nuit comme ça, Guy...

– Mais non, je t'en prie...

Guy mentait.

En pyjama, les yeux bouffis, la mine défaite, il dormait debout.

Il avait bu une partie de la journée, avec des amis, et son sommeil n'en était que plus lourd.

La sonnette répétée de Belœil, son insistance avait fini par avoir raison du coma dans lequel était plongé Guy Verchères.

Et il était venu ouvrir.

– Qu’est-ce que je puis faire pour toi, Théo ?

– Me donner un coup de main. Je viens dans la nuit parce que...

Mais Guy Verchères l’interrompt.

– Disons que je suis un petit jeune homme très intelligent et que je comprends à mi-mot tout ce que l’on me dit. Tu viens dans la nuit parce que le crime vient d’être commis, et tu voudrais que je bénéficie des preuves présentes, des indices que tu ne peux découvrir, avant qu’il ne soit trop tard.

Belœil le regardait d’un air surpris :

– Qui t’a dit tout ça ?

Verchères lui tapa sur l’épaule.

– Je t’ai dit que j’étais très intelligent.

– C’est pourtant vrai.

– Que je suis intelligent ?

– Non... je veux dire oui... enfin tu me fais dire des bêtises. Je veux dire que c’est vrai, ce que tu dis au sujet d’un crime, et des indices.

– Je le savais. Entre...

Belœil suivit Guy Verchères dans le living-room d'un magnifique appartement.

Les meubles de prix, les Matisse et les Gauguin, deux Pellan, et un Tonnacour, qui ornaient les murs étaient d'un choix rare et d'une valeur inestimable.

Belœil les regardait.

Mais Guy se mit à rire.

– Ne cherche pas. Tu n'en as pas la description, ils n'ont pas été volés, tu ne les reconnais pas, et je puis te montrer les reçus pour chacun d'eux.

Ce n'était point tout à fait exact.

Mais Belœil avait trop besoin de Guy cette nuit-là pour commencer une petite enquête sur de simples peintures.

(Valeur moyenne cinq mille dollars... mais... enfin, passons !)

– Je ne regarde pas tes peintures... D'ailleurs, je ne suis pas venu pour ça. J'ai besoin de ton aide.

– Ah !

– Un meurtre. Une femme assassinée à coups de couteau.

Guy se mit à rire.

– Parle-moi de ça. Du sang, des couteaux, des cadavres ! Ah, la belle belle journée, comme dit la chanson.

Belœil le fit taire.

– Écoute-moi. Cette femme a été assassinée. Je ne comprends pas le crime, et je ne vois pas comment il a pu être commis. J'aimerais que tu viennes...

Guy Verchères se leva.

Il s'était assis sur un fauteuil pendant que Belœil parlait, et il se leva.

– Très bien, j'y vais.

Il disparut dans sa chambre, et cinq minutes plus tard ressortait de là, vêtu pour la rue.

– Viens, montre-moi ton crime.

IV

Guy suivit Belœil.

À toute vitesse à travers les rues de la ville.

– Je veux te montrer les lieux du crime. Voici les photos. Le cadavre est rendu à la morgue, mais ces photos sont très précises.

Elles l'étaient en effet.

Verchères vit le cadavre.

Le toit et le couteau-clou qui retenait la gorge au goudron.

Il vit tout ce que le constable Rémi Charron avait vu.

Tout ce que le mari de la victime avait vu.

Tout ce que Belœil avait vu.

Six photos présentant tous les angles et les aspects.

Des photos au magnésium.

Crués, détaillées, à certains points de vue, dégoûtantes.

Guy Verchères les regardait.

– Je n’aime pas la mort. Surtout la mort sanglante, qui vient d’un coup brusque.

Belœil dit d’un air songeur.

– Je me demande à quoi ils pensent quand la vie leur sort du corps. Surtout durant les dernières secondes.

Puis il se secoua la tête et ajouta.

– J’ai cherché sur le toit, et je n’ai trouvé que deux empreintes de pieds. Elles sont très claires. Voici les photos.

Verchères examina ces autres photographies.

– Ah ! Ah !

– C’est ce que j’ai dit, moi aussi, fit Belœil.

Les empreintes étaient celles d’un pied, et tout à côté, un rond très net, environ la grandeur d’une pièce de cinquante sous.

Et Belœil continua :

– Seulement, même s’il est évident que les empreintes sont celles d’un homme ayant la jambe de bois classique, le pilon comme on dit, elles ne donnent pas grand-chose !

– Elles sont enduites de sang ?

– Apparemment, celui qui a fait ces empreintes a marché dans la mare de sang, puis il s’est dirigé vers l’escalier.

– Seulement deux empreintes ?

– Oui, le reste a été lavé par la pluie.

– Rien autre chose, hein ?

– Rien.

Belœil retomba dans son silence.

Verchères repassait les photos, leur jetant un dernier coup d’œil.

– Dis donc, Belœil ! fit-il tout à coup, cette femme n’avait pas de souliers ?

Belœil se pencha, regarda d’un œil la rue, de l’autre la photo indiquée par Guy.

– C’est pourtant vrai. Je n’avais pas remarqué... Ils continuèrent leur route, silencieux

chacun de leur côté.

Puis ils arrivèrent.

Il n'y avait plus personne.

Le cadavre parti, l'intérêt était parti aussi, et plutôt que de se faire tremper jusqu'aux os, les curieux étaient retournés chez eux.

Un constable montait la garde.

– Bonsoir inspecteur... ou plutôt, bonjour !

Le constable était sur le toit, près de l'endroit où le cadavre avait été découvert.

– Rien de neuf ?

– Non.

– Nous allons examiner un peu les lieux, puis ensuite, si nous ne trouvons rien, vous pourrez disposer, retourner au poste.

– Bien, chef.

Et Belœil entraîna Guy vers la mare de sang.

– Le cadavre était ici... La tête près du rebord du toit, les pieds par ici.

...Verchères scrutait le toit en se mâchant la

lèvre d'en bas.

Belœil continua.

– Nous avons examiné le toit avec une loupe.

– Rien ?

– Rien.

– Avez-vous identifié le cadavre ?

– Oui. Presque tout de suite, et avant que j'arrive. Le cadavre a été trouvé par le constable Rémi Charron, en devoir sur cette ronde.

Brièvement, Belœil raconta à Guy Verchères comment le constable avait découvert le crime.

Comme le mari était venu immédiatement, avait identifié sa femme.

Madame Anthime Jodoin.

Élodie Brassard-Jodoin.

Belœil montra du doigt les fenêtres de l'étalage immédiatement au-dessus du hangar.

– Elle habitait là, dans cet appartement.

– La fenêtre était ouverte ?

– Non. Elle est venue, à ce qu'il est possible

de deviner, par le chemin normal de l'escalier.

– Et elle a marché jusqu'au rebord, puis on l'a tuée ici.

Et Verchères ajouta :

– Son mari ? Où était-il durant le crime ?

Belœil se gratta la tête.

– Tout semble bien en ordre. Nous fixons l'heure du crime à sept heures et demie environ, soit une demi-heure avant la découverte du cadavre par le constable. À cette heure-là, Anthime Jodoin était à la taverne du coin, à prendre un verre de bière. C'était un habitué. Quinze personnes, étrangers l'un à l'autre, pour la plupart, jurent qu'il était là jusqu'à huit heures. Il a écouté *la Fiancée du Commando*, à CBF, avant de partir. Il fait ça tous les soirs.

– Et sa venue sur le toit ?

– Très simple. Il a des témoins pour prouver qu'il est arrivé chez lui, il a frappé à sa porte. Il avait oublié la clé. Puis il est sorti en arrière, voir si sa femme n'aurait pas été chez une amie qu'elle fréquentait et qui demeure de l'autre côté

de la ruelle, sur l'autre rue. Mais elle n'était pas là. En revenant, il y a vu courir le constable, qui grimpait sur le toit. Il est revenu à la maison, puis il a eu l'intuition de venir ici, voir ce qui se passait.

– Bon.

– Sa femme ne devait pas sortir. Un constable montait sur le toit. Et après tout les trois seules fenêtres de son appartement donnent sur ce toit. Il est monté... On sait le reste.

Guy hocha la tête, s'éloigna de Belœil, et se mit à chercher.

Il scruta toute la surface du toit du hangar. Puis il s'engagea dans l'escalier, en examina chaque marche.

Et finalement le terrain derrière le hangar et au pied de l'escalier, puis le trottoir et la rue en face du hangar. Il remonta sur le toit.

– Que cherches-tu ? demanda Belœil.

– Les souliers. Les souliers qui ne sont pas là. Puis des traces de pas.

– Rien trouvé ?

– Rien trouvé.

Les deux hommes quittèrent les lieux de ce crime étrange.

Dans la voiture, Verchères demanda :

– Dans ton interrogatoire de ce dénommé Jodoin, le mari de la victime, as-tu pu savoir quel serait le mobile approximatif du crime ?

– Non. Du tout. L’homme est absolument sidéré. Il ne voit aucun mobile possible. Sa femme était tranquille, n’avait que peu d’amis. Elle sortait à peine, et tricotait ou priait une partie de la journée.

Verchères se mâchait la lèvre d’en bas.

Un signe qu’il était préoccupé.

– Il faudra probablement établir un mobile avant de pouvoir... Dis-moi, avait-elle une sacoche ?

– Non. Elle était nu-tête, comme tu as vu, et n’avait qu’un manteau jeté par-dessus sa robe de maison.

– Et pas de souliers.

Guy Verchères se frappa dans les mains.

– C'est ça, le problème. Pas de souliers. Pourquoi n'avait-elle pas de souliers, par une pluie pareille ? Et pourquoi était-elle sur le toit ?

Il frappa sur la cuisse de Belœil à côté de lui.

– Trouve-moi ces deux choses, et tu auras la solution du crime, Belœil. J'ai l'impression que ces deux facteurs sont absolument les plus importants. Sa présence sur le toit par une température pareille, et l'absence des souliers.

Belœil ne semblait pas comprendre.

– En quoi cela peut-il avoir de l'importance ? Je trouve les traces de pas beaucoup plus révélatrices. C'est évidemment un homme à la jambe de bois qui est le témoin important, le suspect, le coupable peut-être. Je fais arrêter, par mes hommes, tous les types à jambe de bois de la ville. Il y en a peu. Et l'un de ceux-ci ne peut établir d'alibi, ou a été vu dans les alentours. Les traces sont confrontées, et un interrogatoire habile fait le reste.

Et il ajouta :

– Je croyais réellement que tu me serais plus utile que ça, Guy.

Guy sourit doucement.

– C’est parce que tu ne raisonnes pas, Belœil.

Il se rassit sur le siège, et se tourna vers Belœil.

– Écoute, vieux, prends ma parole. Les souliers qui n’y sont pas, la femme sur le toit, et tu as tout ce qu’il te faut.

Mais Belœil fit un signe de tête entêté.

– Non. J’en tiens pour les traces, et poursuis mon investigation en ce sens.

Guy Verchères s’enfonça dans le siège de l’auto.

– À ta guise, mon vieux. Mais c’est là que tu vas commettre ton erreur.

L’auto filait vers les quartiers-généraux. Rendu là, Guy demanda, à Belœil :

– Est-ce que je puis questionner le mari de la victime ?

– Certainement. Entre dans mon bureau, je
vais te l'envoyer.

V

Anthime Jodoin, le mari de la femme assassinée, était un homme âgé de soixante ans, environ.

Petit, malingre, rabougri par l'âge.

Il n'avait pas dormi, et sa fatigue était évidente.

Et ses mains tremblantes, ses yeux hagards, disaient assez la crise morale qu'il subissait.

La douleur de cet homme faisait peine à voir.

– Vous voulez me voir, monsieur ?

La voix de Verchères se fit compatissante.

– Je veux surtout vous poser deux ou trois questions. Je vous demande pardon, mais c'est là un geste nécessaire.

Jodoin haussa les épaules.

– Vous comprenez que je n'en sois pas à vous

excuser. Vous faites votre travail, je ne puis que vous aider. Tout ce que je pourrai faire pour qu'on punisse l'infâme qui a tué mon Élodie...

La voix du vieux se brisa.

Verchères se tut, et respecta la douleur du pauvre homme.

Puis, quand le spasme fut passé, Guy lui demanda.

– Votre femme avait-elle des amis ?

– Très peu. Une voisine, la maison à l'arrière, sur l'autre rue.

– Rien de remarquable ?

– Rien. C'était une veuve, et, avec ma femme, elle s'occupait de certaines bonnes œuvres.

– Pas d'autres amis ?

– Oui, deux couples de notre âge. Au-dessus de tout soupçon, je vous assure.

– C'est tout ?

– Annie Archibald.

– Qui ?

– Annie Archibald. C'était une compagne de couvent de ma femme. Elles avaient suivi des voies... différentes. Annie est une excentrique, mais une très bonne personne.

– Pourquoi avez-vous parlé de voies... différentes. Avec une hésitation dans la voix ? Le vieux sourit faiblement.

– C'est que ma femme m'avait marié. Je ne suis pas riche, ni bien costaud, mais je représentais un certain élément de stabilité, de respectabilité...

– Tandis que l'autre ?

– L'autre avait choisi de marier Patrick Archibald, un Irlandais. Fort bon zigue, mais un peu maquignon. Homme de tous métiers. Il s'occupait surtout d'acheter n'importe quoi, pour le revendre. Il avait des hauts et des bas. C'était surtout un ivrogne. Quand il est mort, il y a dix ans, Annie a employé l'héritage et les assurances à l'achat d'un café sur le port. Le Brin de Laine.

– Le Brin de Laine ? Drôle de nom pour un café.

– C’était bien là un exemple du caractère d’Annie. Lorsqu’elle connut son mari, un brin de laine en fut la cause. Un brin de laine qui sortait de sa sacoche, à elle, et qui traînait par terre. Patrick Archibald marchait derrière elle, il vit le brin de laine, le ramassa, la conversation s’engagea, et deux mois plus tard, ils étaient mariés.

Verchères souriait.

Jodoin ajouta :

– Je ne sais cependant pas pourquoi je vous raconte tout ça. Ça n’a rien à voir avec la mort de ma femme. Annie ne venait que deux ou trois fois par année. C’était tout un événement. Nous ne l’avions pas vu depuis le printemps...

– Et où dites-vous qu’elle tient son café ?

– Sur le port... Ce n’est pas un endroit...

– Un endroit... ?...

– Disons... recommandable ?

Verchères riait franchement.

– Vous avez, monsieur Jodoin, des façons de

dire des choses pareilles, qui sont impayables.

Jodoin sourit un peu, puis Verchères lui donna congé.

– Je vous remercie. Vous avez été bien bon de répondre à mes questions.

– Je n’ai fait que mon devoir...

Lorsqu’il fut sorti, un instant Verchères se demanda si le vieux Jodoin et Annie n’avait pas comploté ensemble cette mort...

Des choses pareilles se sont vues.

Mais les souliers et le toit revinrent à la mémoire de Verchères, et la théorie de préméditation disparut.

Si Jodoin avait voulu tuer sa femme, il se serait pris de longtemps, et son crime aurait été beaucoup plus classique que celui-là l’était.

Il l’aurait empoisonnée.

À l’arsenic, probablement.

Mais le crime de ce soir était brutal, exécuté sous l’impulsion du moment.

Et toujours, Guy Verchères se demandait que

venaient faire ces souliers manquants...

Puis une autre idée lui vint.

La jambe de bois, c'est un apanage de certains vieux marins.

On voyait souvent, au temps des navires à voile, des marins dont la jambe avait été coupée par le bouclage d'une drisse dans le grand vent.

C'était un accident fréquent.

Et ces vieux marins portaient invariablement jambe de bois.

– Diable, dit Verchères, la théorie de Belœil serait applicable ?

Et il voyait le lien. Le café sur le port, le marin à la jambe de bois, la liaison entre Annie Archibald et Élodie Jodoin...

Mais toujours, pour quel mobile ?

Il devait y en avoir un...

Guy regarda sa montre.

Quatre heures du matin.

Le café d'Annie Archibald devait être ou

fermé, ou sur le point de fermer.

– Moi, dit-il cinq minutes plus tard à Belœil, je m'en vais me coucher. Je continuerai demain.

Et il s'en fut chez lui.

VI

Le lendemain, vers midi, il sortit.

Sans se presser.

Il descendit vers le port.

Il mit quelque temps à trouver le café du Brin de Laine.

L'endroit était tel que décrit si succinctement par Jodoin en ces mots :

– Peu... recommandable.

C'était une espèce de petite boîte malpropre, contenant une vingtaine de tables.

Une serveuse trop fardée, jeune mais de métier évident, qui n'était pas celui de serveuse, assurait le service des tables.

Une vitrine malpropre filtrait la lumière du jour.

À cause de ça, le café était sombre.

Une odeur rance montait aux narines.

Une odeur de graisse, de bière en fût, de mauvais whisky, de jus de tabac et de transpiration.

Guy Verchères, vêtu pour ne pas jurer dans ce milieu, coiffé d'une casquette sale, et ayant endossé un complet qui avait vu de fort meilleurs jours, entra et s'assit sans ostentation, près de la porte.

Une femme énorme, poitrine rebondissant par-dessus le comptoir, aux incroyables cheveux roux, fardée à tout rompre, et aux yeux pétillants de malice, trônait derrière un comptoir.

Quand elle vit entrer Guy, elle cria à la serveuse :

– Va servir le nouveau, là-bas.

De ces mots, Guy déduisit qu'en ce café, on servait une clientèle régulière, toujours la même, et qu'il ferait mieux de ne pas se montrer trop inquisitif...

Il commanda deux bières, et observa nonchalamment les lieux.

Du coin de l'œil, pour n'éveiller aucun soupçon.

Il jugea que la grosse dame était Annie Archibald.

Il n'eut pas à attendre longtemps pour savoir le nom de la serveuse.

La jeune fille, quand elle eut fini de servir deux clients au fond, s'approcha de Guy.

– Mon nom est Rosette.

Elle avait dit ça d'un ton morne, comme routinier.

Guy comprit que c'était là le premier pas.

À lui de faire le reste.

Mais comme il ne parlait pas, la jeune fille continua :

– Je travaille pas à soir. On peut se voir. T'as rien qu'à me dire à quelle heure, pis je t'attendrai.

Elle poussa un bout de papier sur la table de Guy.

Il lut :

– Rosette, 1236 du Grandquai, apt 19.

Et en dessous, la fille avait écrit :

« Sonner trois fois. »

Il fit un petit signe de tête.

– J’irai.

Satisfaite, la fille reprit sa marche traîneuse, car elle portait, pour travailler, des savates en peau de mouton.

Guy la plaignit.

Il y avait de la détresse dans le fond de ses yeux.

De la détresse qu’elle n’aurait jamais osé avouer.

Puis, comme Annie Archibald était toujours au comptoir, il décida de sortir, d’aller marcher, de revenir quand il aurait un plan de campagne bien défini.

Il ne croyait pas qu’Annie Archibald serait ce type de femme.

Et en la voyant, il avait compris qu’il valait mieux ne pas la questionner.

Que tout interrogatoire ne donnerait rien, éveillerait ses soupçons.

Alors il s'abstint, et sortit.

Dehors, il marcha le long du port.

Le long d'un quai où étaient amarrés dix cargos... cent peut-être.

Il y en avait tellement, pour les yeux de Guy, mal habitué à ce brouhaha, qu'il n'arrivait pas à se figurer le nombre.

Il entendit un pas rapide derrière lui.

Machinalement, il se retourna.

C'était sa petite serveuse du restaurant.

– Monsieur...

Il l'attendit.

– Oui ?

– Ça va vous paraître drôle que je vous suive, mais c'est des idées que j'ai.

– Des idées ?

– Oui. D'après votre air, pis la façon que vous regardiez, dans le café, pis vot' bague, vos mains

blanches, vous êtes pas c'que vous paraissez être, ça fait que j'veux savoir c'que vous êtes.

– Mais, je suis... un type comme tout le monde, répondit Guy.

– Non. Vous êtes venu au café avec une idée de derrière la tête.

Un instant l'idée vint à Guy que la jeune fille obéissait à des ordres précis de sa patronne.

Mais il y avait tellement d'angoisse dans la voix de la petite, et elle était tellement troublée que Guy rejeta l'idée.

– Quelle idée de derrière la tête ?

– Écoutez, il se passe quelque chose. Pis moi, j'ai eu d'la misère avec la police, pis j'veux pus en avoir.

– Ah ? Et qu'est-ce qui vous fait croire que la police serait intéressée à votre café ?

La petite ravala sa salive.

– Rapport à la patronne.

– Qu'est-ce qu'elle a, la patronne ?

– Elle a qu'elle agit pas juste, depuis quelque

temps. C'est hier soir, surtout. Elle est sortie par le mauvais temps, puis quand elle est revenue, elle avait du sang après son manteau, pis après son soulier. Ça fait que j'ai lu les journaux d'matin, pis j'ai vu que son amie, madame Jodoin, elle a été tuée à coups de couteau...

– Oui ? Et puis ?

– Ben puis, j'vous dis c'que j'sais, à propos du sang.

– Mais pourquoi me dire ça à moi.

– Parce que je crois que vous êtes venu rapport à ça... Pis aussi parce qu'il fallait que je le dise à quelqu'un...

– Comment avez-vous pu faire pour sortir ?

– J'ai dit à la patronne que vous aviez oublié votre portefeuille, et que je courais après vous pour vous le donner.

– Ah ! Et elle a cru cela ?

– J'le sais pas, mais elle m'a laissée sortir.

Guy Verchères prit doucement le bras de la jeune fille.

– Écoutez, vous allez retourner au café, et vous allez travailler sans rien dire. Je ne suis pas un policier, mais dans le moment, je travaille pour la police. Vous vous êtes bien adressé en me racontant ces choses sur votre patronne...

Il lui lâcha le bras.

La petite, indécise, le regardait.

– Dites donc, mademoiselle Rosette, poursuit Verchères, votre patronne a-t-elle des grosses jambes ?

Surprise, Rosette restait muette.

– Je ne l’ai pas vue, dit Guy, elle était derrière le comptoir. Je voudrais savoir si elle a des grosses jambes, c’est tout.

– Oui, très grosses.

Guy fit un geste des deux mains :

– Comme ça, genre poteau ?

– Comme ça.

– Bon. Maintenant, retournez sans faire mine de rien. J’ai votre adresse, et il se peut que je vous voie ce soir...

La petite eut un sourire qui lui joua sur les lèvres.

Mais Guy protesta.

– Non, pas pour ce que vous pensez. Il se peut que je veuille savoir à quoi m'en tenir un peu plus sur votre patronne.

– Je vous attendrai.

Guy la quitta.

Songeur, il revint vers les quartiers-généraux de la police.

Belœil l'attendait.

VII

– As-tu du nouveau, Guy ?

– Oui, je le crois. J’ai découvert qu’une femme du nom d’Annie Archibald était amie d’Élodie Jodoin. Que cette Annie Archibald était sortie hier soir, à l’heure du crime, et qu’elle est revenue vers neuf heures, les mains tachées de sang, et du sang sur son manteau...

– Non !

– Mais ce n’est pas surtout ça ! Il y a autre chose, et c’est ma preuve la plus évidente...

– Laquelle ?

Verchères regarda Belœil bien en face...

– Élodie Jodoin avait des grosses jambes, n’est-ce pas ?

– Oui. Extraordinairement grosses, pour son âge.

– Comme ça, genre poteau, n’est-ce pas ?

– Comme ça, genre poteau, oui.

– Et si je te disais qu’Annie Archibald a aussi les jambes grosses... comme ça... genre poteau !

– Et puis ?

– Et puis, tu ne vois pas cher Belœil, ce que ça veut dire ?

– Mais non, mais non !

Verchères secoua la tête.

– Je ne conçois pas, Belœil, que tes chefs te gardent à leur emploi.

– Comment ça ?

– Tu as l’évidence devant tes yeux, et tu ne comprends pas... Mais je te le dis, Annie Archibald a des grosses jambes, tout comme en avait Élodie Jodoin...

– Mais oui, je comprends ça, mais qu’est-ce que ça signifie ?

– Je ne suis pourtant pas pour te mettre les poulets tout rôtis dans le bec ?

– Parle avec bon sens, Guy Verchères, parle avec bon sens, et je te comprendrai. Des grosses

jambes... des grosses jambes, qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

– Ça veut dire que c'est là ta preuve la plus importante. Si tu peux prouver qu'Annie Archibald était sur les lieux du crime, si tu peux rattacher le couteau à cette femme, soit par achat, ou vol, et si TU PEUX COMPRENDRE L'IMPORTANCE DES GROSSES JAMBES, tu pourras résoudre le crime, et présenter un coupable au bureau du procureur général.

– Je ne comprends rien du tout.

– Comme d'habitude. Alors, comme je suis bon diable, je vais terminer le travail. Voici ce que tu vas faire pour m'aider.

Et durant une heure, Verchères expliqua à Belœil le plan d'ensemble qu'il avait conçu, puis il s'en fut manger au restaurant, en attendant l'heure de voir Rosette à sa chambre...

Il n'avait d'ailleurs qu'une seule question à lui poser.

Pendant qu'il mangeait, Belœil arriva.

– Tu m'avais dit que tu serais ici, alors je suis

venu t'annoncer le dernier nouveau.

– Quoi donc ?

– Nous avons trouvé, sous un ongle de la victime, un brin de laine.

– Ah ?

– Le laboratoire le tient à la disposition de celui qui apportera un autre brin de laine afin de faire une confrontation.

– C'est vrai, constata Guy, vous pouvez maintenant établir, hors de tout doute que deux brins de laine ou de coton proviennent du même vêtement ou non.

– C'est exact. Le procédé est très compliqué, mais infallible.

– Alors je vais tenter de me procurer un échantillon du matériel de manteau de ma suspecte, et nous le confierons au laboratoire.

– Entendu.

– Le plan tient toujours.

– Bon, j'y serai, avec mes hommes.

– Entendu, Belœil, je t'attends.

Une heure plus tard, Guy Verchères montait l'escalier vétuste d'une vieille maison du quartier du port.

Un escalier arrondi par l'âge, aux marches craquantes et gémissantes.

Il dut monter trois étages avant d'attendre une porte où se lisait le numéro 19.

Il frappa un coup discret.

La porte s'ouvrit sans bruit.

Rosette, en vieux peignoir taché, ses cheveux cependant bien peignés et son fard toujours présent, accueillit Guy.

Le peignoir ne la cachait qu'à peine.

C'était très évidemment tout ce qu'elle avait...

Elle eut un sourire gentil, et montra un fauteuil à Guy.

– Je vous attendais. Asseyez-vous.

Il s'assit, tira un étui, offrit une cigarette qu'elle accepta, en prit une lui-même, et les alluma toutes deux.

– Bon, maintenant, causons.

– Je suis à votre disposition.

– Causons d’Annie Archibald. Que savez-vous d’elle ?

– Je sais... elle parle beaucoup, et raconte des tas d’histoires. Les premiers temps, je n’arrivais pas à démêler le vrai du faux. Aujourd’hui, c’est autrement. J’mé démêle, pis j’trouve tout de suite ce qui est vrai.

– Elle vous raconte sa vie ?

– Pas tout d’un bout, mais elle m’en dit des faits, pis si je rassemblais tout ça, j’crois bien que j’saurais toute sa vie.

– Il y a longtemps qu’elle connaissait Élodie Jodoin ?

– À ce qu’elle disait, depuis les bancs de l’école.

– Et elles se sont toujours visitées ?

– Non. Quand Élodie Jodoin s’est mariée, Madame Archibald a été dix ans sans la voir.

– Ah ? Et elle vous a dit pourquoi ?

Rosette se rejeta un peu plus en arrière sur le

lit.

– C’était au sujet d’Anthime Jodoin. Il était fiancé avec Annie Archibald, dans ce temps-là, Annie Larose. Puis il a rencontré Élodie, avec Annie. Un an plus tard, il mariait Élodie, après avoir cassé avec Annie...

Verchères regardait le mauvais tapis.

Il semblait perdu dans ses pensées.

– Elle avait donc un mobile moral de tuer Élodie.

Rosette eut un geste d’indifférence.

– J’sais pas ce que vous appelez un mobile, mais je suis pas mal certaine qu’elle l’a tuée, moi.

– Ah, oui, d’après ce que vous me disiez ce midi...

– Justement.

À ce moment, une voix retentit au bas de l’escalier.

– Mademoiselle Rosette !

C’était une voix de femme.

Une voix aigre et éraillée.

La voix répéta :

– Mademoiselle Rosette, téléphone !

Rosette se leva, ramena le peignoir autour d'elle et s'excusa.

– Il faut que je descende, attendez-moi ici, ça ne sera pas long.

Elle sortit.

La porte ne fut pas fermée que Verchères se leva, marcha jusqu'au bureau, et en ouvrit le premier tiroir.

Des bas, des peignes, quelques vieilles houppettes.

Un fouillis inimaginable de cosmétiques à bon marché.

Puis, dans un coin, une photo de rotogravure.

Et sous la photo, des découpures de journaux.

La photo de Guy Verchères en champion de polo.

Chacun des démêlés du gentleman-

cambricoleur avec la justice était là.

Et sous ces découpures, un autre portrait...

Celui-là n'était pas de Guy.

Et Guy le regarda longuement, une lueur mauvaise soudain allumée dans les yeux.

Et lorsqu'il jeta un regard par terre, et vit, dans un coin...

Vit ce qu'il ne croyait jamais voir là...

Guy Verchères poussa un juron sonore entre ses dents.

Ah, on allait bien voir !

Des pas gravissaient l'escalier, il reprit son fauteuil.

Le tiroir était refermé, tout était dans l'ordre.

Quand Rosette ouvrit la porte et entra, elle trouva Guy affalé dans le fauteuil, les jambes étendues et fumant une cigarette d'un air de suprême indifférence.

Il poursuivit une conversation insignifiante pendant quelques minutes et prit congé de la jeune fille.

À grand pas, il partit vers le café Brin de Laine.

Le soir était tombé.

La pluie d'hier voulait recommencer et le ciel était sombre, parsemé de nuages pesants.

Le café Brin de Laine était sans lumière.

Les vitrines étaient noires...

Guy, en arrivant devant le café, s'arrêta.

Un homme vint buter sur lui.

L'homme ne s'excusa pas.

D'une voix avinée, il déclara à Guy, en montrant le café.

– Regardez-moi ça, la seule place ouverte dans le bout, pis à soir c'est fermé. Y vont-y en prendre une habitude. Hier soir c'était pareil.

– Ah, c'était fermé hier soir ?

– Oui.

– À quelle heure ?

– C'était fermé quand je suis venu, vers sept heures et demie.

Guy ferma les yeux un instant.

Comme pour mieux absorber ce qu'il venait d'apprendre...

Il prit le bras de son homme.

– Ça vous fâche que ça soit fermé ?

– Oui.

– Seriez-vous prêt à me seconder ?

– Comment ça ?

– Moi aussi ça me choque de trouver la place fermée. Je veux faire une plainte à la Commission des Liqueurs. La faites-vous avec moi ?

– Certainement.

– Donnez-moi votre nom, et votre adresse, allez-vous-en chez vous, j'vas téléphoner à mon avocat, puis je vais aller vous rejoindre avec lui. Il va nous rédiger la plainte.

– C'est correct.

Il donna son nom.

Albert, alias « Ti-Rouge », Duvernay...

L'adresse était sur une rue tout proche.

Guy marcha vers le centre de la ville.

Rendu devant un restaurant ouvert le soir, il entra et se dirigea vers la cabine du téléphone public.

– Allô, Belœil. Les plans sont changés.

En phrases brèves et rapides, il expliqua...

Puis il sortit et partit au pas de course...

Dix minutes plus tard il était devant une maison, arpentant le trottoir.

– Belœil ! Belœil ! Que fais-tu donc ?

Puis la police arriva.

Trois voitures pleines.

De la première voiture sauta Belœil.

Il tenait par le bras Anthime Jodoin.

Verchères accourut.

– Enfin te voici, je commençais à me demander ce qui t'arrivait...

– Tu l'as ?

– Qui donc ?

– La coupable ?

– Je ne sais pas encore... je vais voir...

Une fois de plus il répéta son plan.

En expliquant chaque détail à Belœil...

Puis il tourna sur les talons et grimpa l'escalier quatre à quatre.

Il frappa à une porte.

On ouvrit...

C'était Rosette.

– Monsieur Verchères !

– Oui, je reviens, j'avais oublié de vous poser une ou deux questions...

– Mais entrez, je vous en prie...

– C'est au sujet d'Annie Archibald. Je veux que vous me répétiez votre conviction. Vous êtes certaine qu'elle a tué Élodie Charron ?

– J'en suis positive. Je pourrais mettre ma main dans le feu.

Guy Verchères posait ses questions tranquillement, il était évident qu'il attendait

quelqu'un... ou quelque chose.

Ç'aurait été évident pour toute autre que Rosette.

Mais la petite ne semblait pas d'une intelligence à tout casser...

Et Guy Verchères pouvait jouer son jeu sans crainte.

Puis il entendit le bruit qu'il recherchait.

C'était quelqu'un montant l'escalier en sifflant la Marseillaise.

Alors Guy demanda, d'une voix plus forte...

– Rosette, y a-t-il longtemps que vous avez vu Anthime Jodoïn ?

La fille se troubla un moment.

Puis elle reprit son calme.

– Je l'ai vu il y a deux mois environ, au restaurant.

Mais Guy cria :

– Ce n'est pas vrai !

D'une voix moins forte, il reprit :

– Ce que je veux savoir, c’est la dernière fois que vous l’avez vu ici, à votre chambre.

Rosette se cabra :

– Je ne l’ai jamais vu, à ma chambre.

– Vous mentez !

– Il n’est jamais venu ici.

Verchères marcha vers le bureau, ouvrit le tiroir d’un geste violent, fouilla sous les découpures de journaux, et tira le portrait d’Anthime Jodoin, un portrait portant une inscription à l’endos :

« À Rosette, en souvenir des belles heures passées à sa chambre ! Avec mon amour... »

Et c’était signé Anthime Jodoin.

La fille se jeta sur son lit et là elle se livra à une crise épouvantable.

Elle criait, elle hurlait, elle se débattait, elle frappait le pied du lit de ses deux talons, elle se roulait en s’arrachant les cheveux...

Quand elle fut un peu calmée, Verchères ouvrit la porte, et laissa entrer Belœil, qui se

tenait là avec Jodoïn à ses côtés.

Quand elle vit entrer le mari de la victime, Rosette se leva droite.

– Qu'est-ce que vous voulez, tous ?

Guy répondit :

– Nous venons t'arrêter, Rosette, pour le meurtre d'Élodie Jodoïn.

Il se tourna vers Anthime Jodoïn :

– Et nous vous arrêtons, vous Anthime Jodoïn, pour le meurtre de votre femme, en complicité avec cette fille...

VIII

Revenus aux quartiers-généraux, Verchères demanda qu'on fasse entrer tous les acteurs de ce drame dans le bureau de Belœil.

Même Ti-Rouge Duvernay, dont la déposition deviendrait très précieuse à un certain moment.

Tout le long du trajet, Rosette et Jodoin, chacun de leur côté, n'avaient cessé de proclamer leur innocence.

Jodoin invoquait même les influences qu'il avait...

Mais dans le bureau de Belœil quand Guy commença son réquisitoire, la mine des deux inculpés ne fut pas si gaie.

– Je vous avouerai, dit Guy, que le hasard et un peu de flair naturel m'ont grandement servi dans cette investigation.

« Je ne savais pas trop bien où je me

dirigeais. »

« Dans les réponses qu'il me fit, Jodoin laissa poindre des vagues soupçons sur Annie Archibald, la propriétaire du café Brin de Laine. »

« N'eût été la suite des événements subséquents, j'aurais fait tourner mon enquête entièrement autour de cette femme. »

« Seulement, il faut dire que le crime a été commis par des amateurs. »

« L'un d'entre eux, Jodoin, était très intelligent, mais il était un amateur, et le crime passa à un cheveu d'être parfait... sans l'être. »

« Nous commencerons par le commencement. »

« Jodoin connut Rosette au café Brin de Laine. Il allait là souvent, et je serais prêt à dire qu'il y allait pour Annie, son ex-fiancée des jours d'antans. »

Jodoin fit un geste de dénégation, mais Guy ne s'en préoccupa pas.

Il continua :

« Jodoin s'amouracha de Rosette, et lui rendit visite à sa chambre. C'était facile, moyennant dollars, la serveuse recevait volontiers les clients du restaurant. »

« Un jour, Jodoin crut propice d'assassiner sa femme. Il voulait la tuer depuis longtemps. Son amour pour Rosette le poussa à mettre son plan à exécution. »

« Il fit miroiter aux yeux de la jeune fille le gros magot, la vie tranquille... enfin tout. »

« Elle tomba dans le panneau. »

« Pas très intelligente, très forte physiquement, elle pouvait facilement avoir raison de la vieille Élodie. »

« Remarquez bien que Jodoin n'avait nullement l'intention de tuer lui-même sa femme. Oh, non ! Il laissait à une jeune fille ce travail plutôt scabreux. C'est bien son type... »

« Le plan était d'une remarquable audace. Jodoin savait que ce soir-là, il y aurait party dans la maison d'en face. Il savait qu'Annie viendrait voir sa femme. Il savait que les deux femmes,

comme elles le faisaient depuis toujours, descendraient dans la ruelle, puis monteraient sur le toit du hangar épier ce qui se passait dans le party. »

« Il formula ses instructions à Rosette. Surveiller les deux femmes. À sept heures trente, comme à tous les soirs qu'elle venait à la maison, Annie téléphonerait à son bookie, savoir les résultats des courses de la journée. Comme elle serait sur le toit, il lui faudrait descendre, laisser Élodie seule aller à l'appartement faire le téléphone. Rosette surveillerait ce départ, monterait sur le toit, planterait le couteau volé à la cuisine du café Brin de Laine dans la gorge d'Élodie, puis fuirait. Annie reviendrait... »

« Tout se passa de cette façon. »

« Rosette ferma le café, et suivit Annie de très près lorsqu'elle se rendit chez son amie Élodie. »

« Les deux femmes s'en furent sur le toit, et Rosette surveilla. Annie redescendit, Élodie était seule. Rosette monta... Vous savez le reste. »

« Pendant ce temps, Jodoin établissait son

alibi à la taverne du coin. »

« Le mobile est là, la preuve, la voici ! »

Verchères tira de sa poche la photo de Jodoin trouvée dans la chambre de Rosette.

– La preuve que Jodoin et Rosette entretenaient des relations.

Il montra les souliers qu'il avait remarqués dans la chambre de Rosette.

– L'un de ces souliers correspondra exactement à l'empreinte relevée près du cadavre.

Il montra l'autre soulier, semelle en l'air.

– Remarquez le sombre de cette semelle. C'est du sang. Et au milieu, un rond beaucoup plus clair. Une rondelle quelconque s'était collée là. Rosette a marché quelques pas, puis a dû s'en débarrasser...

Belœil tira quelque chose de sa poche.

– Cette pièce de cinquante sous, probablement ? Je l'ai trouvée sur le toit. Il y a de la gomme à mâcher d'un côté.

– Voilà, dit Guy, une des dernières preuves...
Rosette marcha sur de la gomme à mâcher, puis sur ce cinquante sous. Cela nous fit croire, par le résultat des traces ainsi obtenues, à la culpabilité d'un homme à la jambe de bois.

Puis il se rassit.

Se croisant les mains, il dit à Belœil.

– Tu as suffisamment de preuves pour établir ton acte d'accusation. Il reste deux choses. Ti-Rouge Duvernay, ici présent, peut jurer que le café Brin de Laine, sous la garde de Rosette, était fermé vers l'heure du crime.

Il regarda Belœil d'un air malicieux :

– Deuxième chose, les grosses jambes...

Belœil se frotta les mains.

– Bon, nous y arrivons...

– Nous y arrivons en effet. Le premier soupçon que j'ai eu sur Rosette, c'est quand elle me suivit et me donna des renseignements spontanés au sujet d'Annie Archibald, tentant de l'incriminer. Il était évident que Rosette m'avait deviné, je ne savais trop comment, mais elle

m'avait deviné... Et elle tentait de faire rejeter le blâme du crime sur Annie Archibald... Faut dire que la brave Annie aurait eu des explications à donner... Elle avait du sang sur son manteau... quand elle revint au café. »

« Quand elle remonta sur le toit, elle trouva Élodie la gorge transpercée, et morte. Comme Annie craint un peu la police, pour diverses raisons, elle jugea mieux de déguerpir. Surtout par le fait que le couteau dans la gorge d'Élodie en est un disparu la veille de la cuisine du café Brin de Laine. »

« Elle ficha donc son camp, laissant la police se débrouiller avec le crime. »

« Mais en marchant autour du cadavre, elle imprégna ses souliers de sang, puis son manteau.

« Femme intelligente, elle décida sur-le-champ d'une stratégie. Elle enleva ses souliers maculés, puis enleva ceux d'Élodie. Elle mit les souliers de son amie, et partit, ses souliers à elle sous son manteau. »

« Il serait toujours temps de faire disparaître

les souliers et le manteau en les faisant brûler... »

« La question des grosses jambes était logique. Élodie avait des jambes si grosses que c'en était une infirmité. Ses pieds démontraient qu'elle portait des souliers spéciaux, que seule une AUTRE FEMME AYANT DES GROSSES JAMBES pouvait porter. »

« Sachant cela, je savais que notre Anne avait été sur les lieux du crime. »

« Mais quand Rosette voulut pointer le doigt vers Annie, elle oublia que je me demanderais comment elle avait pu reconnaître un policier en moi. »

« Je suis allé à sa chambre. »

« J'ai trouvé ma photo dans le bureau d'Annie, et des découpures de journaux me concernant. »

« Ça devenait clair. »

« Puis, j'ai trouvé la photo de Jodoin, et j'ai vu les souliers avec le rond plus clair. M'en allant au café Brin de Laine, pour essayer de questionner Annie, j'ai trouvé le café fermé, et Ti-Rouge Duvernay devant. Il m'apprit que la veille, le café était fermé. De là à reconstituer le crime, le

mobile, accoler les complices, il n'y avait qu'un pas.

Il se tourna vers Rosette et Jodoin.

– Êtes-vous prêts à avouer votre crime ?

Jodoin cria :

– Nous sommes innocents !

Et Rosette continua :

– C'est un complot monté contre nous...

Verchères fit signe à Belœil, et on amena les suspects.

Une heure plus, tard, Verchères fit venir Rosette dans le bureau de Belœil...

– Je vous plains sincèrement, pauvre petite. Vous avez choisi un piètre complice. Sa loyauté envers vous n'est pas la plus riche au monde.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Guy Verchères prit une liasse de papiers dactylographiés sur le bureau de Belœil.

– Voyez-vous ça ?

– Oui.

– C’est la confession de Jodoin. Il a tout avoué.

– Quoi ?

– Oui. Et il a décrit votre part dans ce crime.

– Ma part ?

– Oui, et c’était tel que je l’avais pensé.

– Le salaud !

– Vous voyez comme il ne faut pas se fier à personne ?

– Je le vois... C’est lui qui m’a poussé à ce crime. C’est lui avec ses promesses et ses belles paroles... Je n’ai fait qu’agir sous son influence, il m’avait hypnotisée... Oui, c’est moi qui ai tué Élodie Jodoin. Et ça c’est passé comme vous l’avez raconté, mais c’est Anthime Jodoin qui est le vrai coupable. C’est lui qui m’a poussé à le commettre le crime...

Verchères se prit un air de compassion.

– Nous vous plaignons d’avoir eu à rencontrer un tel homme.

On la reconduisit aux cellules.

Une heure, plus tard, sous la pression du même manège, Jodoin avouait.

– Ah, elle a parlé ? Elle a tout avoué ? Et moi aussi je vais parler.

Il raconta tout le crime en détail.

Et son histoire était la parallèle de celle racontée plus tôt par Guy Verchères.

Complices dans un crime infâme, Jodoin et Rosette, deux mois plus tard, subissaient un procès qui les mena à l'échafaud.

Ce soir-là, ce fut Belœil qui paya les consommations.

Et Guy Verchères lui affirma en riant.

– N'empêche que dans le fond, je te suis bien utile, mon vieux Belœil... ne serait-ce que pour te rendre la vie moins morose et monotone.

Cet ouvrage est le 566^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.